

sanglots, les larmes aux yeux, le juge rendit la sentence qu'il fit précéder de ce court mais cinglant réquisitoire : "Mme Gordon Lowe, vous occupez la position sociale la plus enviable. Vous avez joui de tous les avantages que procurent la richesse, le rang, l'éducation. Vous n'avez pas, pour vous disculper d'une pareille offense, l'excuse de l'ouvrier ou de la mère affamés. Peut-être êtes-vous moins coupable cependant qu'une personne ordinaire parce que le luxe vous a gâtée en vous faisant perdre la notion du bien et du mal. Je vous condamne à un an de détention et à 500 francs d'amende. Mais comme la loi dit qu'un inculpé trouvé coupable de vol pour la première fois peut être relâché sous certaines garanties, je vous donne le bénéfice de cet article et suspens ma sentence.

Surveillez votre conduite à l'avenir, abandonnez vos habitudes de luxe, employez bien votre vie et sachez modérer vos ambitions, vos désirs et vos caprices".

Cette histoire comporte des révélations intéressantes sur les moeurs et le "modus vivendi" de quelques grandes et nobles familles anglaises.

Il semble qu'en dépit des leçons de la guerre et de l'invitation faite à tous les citoyens du Royaume-Uni par le Souverain de travailler au rétablissement normal des affaires du pays, les aristocrates ne se soucient pas plus de se mettre à la besogne qu'avant 1914. Toute cette noblesse devant laquelle se prosternent les paysans et les imbéciles vit dans une parfaite oisiveté et un dédain de l'humanité digne des dieux de l'Olympe.

C'est un préjugé bien ancré dans l'esprit britannique qu'un homme de titre et d'ancienne famille ne doit ex-

ercer aucun métier, faire aucun travail. Il ne croit pas se déshonorer cependant en devenant avocat ou en embrassant la carrière parlementaire.

Il faut dire pourtant, à l'éloge des anglais, que la guerre a détruit plusieurs de leurs préjugés nationaux et qu'il n'est pas rare aujourd'hui de voir des comtes, des barons et des marquis faire les métiers les plus divers.

C'est dans le Midi de la France que se retrouvent tous ces fils de famille, anglais, américains ou autres, qui ne savent jouer qu'une partie de tennis ou de polo et que ne peuvent intéresser, à cause de leur manque d'intelligence, les arts, les lettres, les sciences, la politique, l'industrie ou le commerce.

BONAPARTE ET Mme DE STAEL

A propos du vote des femmes nos lecteurs aimeraient peut-être savoir ce qu'en pensait Bonaparte.

Bonaparte n'était pas féministe. Il avait d'ailleurs pour les femmes ce mépris un peu hautain qui était la marque de son orgueil.

Dans une soirée où l'on parlait de la Révolution, Bonaparte s'obstinait dans un mutisme qui agaça Mme de Staël. Elle essaya de l'en faire sortir.

— Et vous, général, quel est votre avis? demanda-t-elle.

— Madame, répondit brutalement Bonaparte; je n'aime pas les femmes qui parlent politique.

— Vous avez raison, riposta Mme de Staël, du tac au tac. Mais dans un pays où on leur a coupé la tête, il est naturel qu'elles se demandent pourquoi.